

François Cassingena-Trévedy

Chroniques du temps de peste

Donner un sens à ce que nous vivons

Tallandier
ESSAIS

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4648-1

Préface

Il est de ces œuvres qui prennent corps, parfois, sans que l'on en ait au préalable conçu ni le dessein, ni l'étendue, ni le plan. Des œuvres que l'on relègue plus tard, et trop distraitement, sans doute, parmi les œuvres de circonstance. Mais les circonstances ne sont-elles pas magistrales dans notre vie, comme dans la vie du monde, et, lorsque l'on a l'heur de s'en saisir, ne donnent-elles pas matière à ce qui les dépasse, pour cette seule raison qu'elles révèlent soudain certaines profondeurs essentielles de l'auteur des œuvres en question, autant que de leur public ? C'est donc, si l'on veut, une œuvre de ce genre que l'on découvrira ici, sauf à reconnaître que la pure contingence de sa genèse a contribué à lui donner la forme, non d'un divertissement, mais d'une méditation empreinte d'une extrême gravité. Car ce qui émane, ce qui culmine à travers ces textes rassemblés, c'est une espèce de *Ce que je crois*.

Durant le temps de la pandémie de Covid-19 – temps ô combien historique, temps de diagnostic actif pour les esprits autant que de diagnostic passif pour les corps –, j’ai vibré, j’ai frémi, j’ai redouté, d’abord, avec tout le monde, et puis, comme d’autres, j’ai écouté, j’ai observé, j’ai pris de l’altitude et j’ai tâché de mettre sur tout cela des mots, avec une liberté dont j’avais fait l’essai au fil de mes contributions à la revue *Études*, réunies sous le titre *De l’air du temps au cœur du monde* (Tallandier, 2019). Avec une audace plus grande encore, et peut-être sans précédent. Ceux qui voudraient me confiner dans la poésie, dans l’érudition, dans la spiritualité se trompent, en se trompant tout autant sur la nature même de ces domaines sommairement cloisonnés : en fait, le monde, *ce* monde, ne cesse d’attirer mon attention et j’entends ses questions, ses espoirs et ses épreuves comme le son d’une cloche qui m’appelle à me rendre, avec ponctualité, à je ne sais quel office solennel qui commence. Être à l’heure exacte de l’Histoire est peut-être le plus grand exercice de piété.

Renchérissant sur le « confinement » intrinsèque à la condition monastique, les confinements successifs, nécessités par la pandémie, ont bientôt avivé en moi le sens d’une responsabilité sociale, comme s’il m’incombait de convertir en modeste service rendu la relative tranquillité dans laquelle je passais ces temps d’épreuve collective, au regard

des détresses de toutes sortes que traversaient tant d'autres : n'avais-je pas le devoir, moi aussi, de dresser, pour qui en aurait besoin, pour qui s'en découvrirait le besoin, un hôpital de fortune ? Les grandes calamités publiques entraînent une mobilisation générale à laquelle tout un chacun s'efforce de répondre, à la mesure des compétences qui sont les siennes. À condition qu'elle procède du silence et d'un patient travail, l'écriture a elle aussi, j'en suis persuadé, une authentique mission « hospitalière », thérapeutique, « politique », au sens le plus constructif de ce terme.

Usager, depuis de nombreuses années déjà, d'un réseau social que, pour des raisons de patriotisme autant que d'euphonie, je préfère appeler de son nom français, le « Livre des visages », il m'est venu à l'idée, sur le seuil du confinement, d'adresser à mes « amis », connus ou inconnus, un billet d'encouragement et de réconfort. Sur la fin d'un carême qui ressemblait fort à la claustration des animaux dans l'arche de Noé sous l'effet du déluge, j'ai réitéré ce geste de consolation fraternelle, et c'est ainsi que, poussé par je ne sais quelle force irrésistible, par l'urgence d'un ministère inédit, je me suis obligé à marquer, à « célébrer » chaque dimanche du temps pascal par la publication, désormais attendue, d'un nouveau billet. L'on n'aura pas de peine à remarquer la progression qui caractérise l'ensemble de cette suite épistolaire. La progression des billets en longueur, pour sensible qu'elle

soit, n'est jamais que l'indice matériel d'une dynamique plus profonde qui les traverse, d'une intention plus foncière qui les anime. Car à partir de la quatrième lettre, et plus encore de la cinquième, intentionnellement appelée « provinciale », le ton monte et la matière s'étoffe, jusqu'à ce que, dans les trois suivantes, conçues comme de véritables articles, l'actualité religieuse et ecclésiale devienne la source immédiate du propos. Après que la neuvième lettre, au terme du premier confinement (celui du printemps 2020), a marqué une sorte de point d'orgue, le second confinement (celui de l'automne de la même année) est venu provoquer une nouvelle série de lettres dont il n'est pas indifférent que le cadre de rédaction soit une retraite dans la montagne. D'autres événements mobilisaient alors mon attention, en particulier les nouveaux coups du terrorisme sur notre territoire français et le débat suscité par les caricatures. C'est donc bien le paysage religieux contemporain qui fait tout le fond du livre, toute l'amorce de son cri le plus personnel, mais aussi (singulier encouragement pour sa publication) le plus largement partagé. La grande césure de la pandémie a suscité l'éclosion de maintes conjectures, de maintes résolutions pour ses lendemains difficiles : j'ai touché, j'ai osé toucher ici à des lacunes qui se devraient avouer, à des abîmes qui se devraient regarder en face. Récapitulation de « pains » hebdomadaires, boulangés pour la survie d'un peuple en disette

que ne rassasiaient pas toujours les prouesses d'une liturgie virtuelle, ce livre se veut surtout proposition : il ouvre les perspectives d'une « révolution » dont le premier acte est un immense dépouillement.

Jamais je n'avais eu, je crois, de vie sociale aussi intense ni aussi riche, paradoxalement, que pendant ces jours de confinement étoilés d'écriture. L'idéal eût été de publier, bien sûr, avec ces billets, les réponses, souvent très substantielles, de ceux qui les ont intimement reçus. Car, avec autant d'émotion que d'émerveillement, j'ai vu se lever, s'agglutiner autour de cette correspondance insolite, toute une humanité en quête, toute une Église de l'ombre. Au moins ai-je acquis la certitude expérimentale que la communication par le biais du « Livre des visages » est susceptible de soutenir, loin de toute vulgarité, loin de toute réclame tapageuse, loin de toute concession aux émotions factices, un art littéraire et spirituel véritable. La tâche qui consiste à éveiller, à former, à réparer la conscience chrétienne par l'organe intelligemment sollicité des réseaux sociaux serait-elle dès lors une mutation, tout à fait digne d'estime, du vieux « catholicisme social » ? On trouvera donc ici les *Lettres aux amis confinés* dans leur enchaînement originel et leur teneur native : de très nombreux destinataires, déjà familiers de mes livres ou touchés à l'aveugle par les hasards de la simple pression du doigt sur le clavier, ont exprimé

de façon touchante le souhait que tous ces écrits d'accompagnement fussent réunis en un recueil, afin de pouvoir revenir à eux, de les conserver comme le mémorial d'un grand moment d'amitié et de les exploiter comme un document de travail. Voilà leur désir promptement exaucé. Mais rien ne me tient plus à cœur que de leur exprimer ma gratitude pour ce que je leur dois moi-même. S'enracinât-elle dans un certain silence fondamental, en effet, la parole s'éteindrait bientôt si elle ne rencontrait la chair, si elle ne prenait chair dans un écho puissant qui lui réponde.

Frère François Cassingena-Trévedy, OSB
Le Mont-Dore, 5 décembre 2020

Confinement

« Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir... Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent [...], j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. »

Blaise Pascal, *Pensées*, 201, 205, Gallimard,
« Bibliothèque de la Pléiade », 1936

Il y a tout au fond de nous des espaces infinis que nous avons peur de côtoyer et que nous fuyons d'ordinaire. Une occasion nous est offerte

en ces jours de les approcher, de les habiter, et de découvrir, au fond du puits sans fond que nous sommes, cette « eau vive qui jaillit en vie éternelle » (Jn 4, 14) et que Jésus indiquait à la Samaritaine. C'est par nos profondeurs essentielles, par nos abîmes partagés, ouverts les uns aux autres comme des vases communicants, que se nouent nos véritables relations sociales. Nos distances nous rapprochent autant que nos caresses, nos majestés respectives autant, et bien davantage sans doute, que nos facilités ordinaires.

Étonnant, ce silence qui s'entend aujourd'hui partout alentour. Qui eût cru que cela fût possible? Nous sommes entrés, malgré nous, dans la gestation d'une civilisation différente, car c'est une civilisation différente qui doit absolument commencer à naître de cette épreuve. Il y a trop de choses dont ne voulons plus, car nous n'en pouvons plus.

Confinons-nous dans l'infini qui fait notre dignité d'homme et notre seule valeur d'échange entre humains.

*IN SILENTIO ET IN SPE ERIT
FORTITVDO VESTRA*

« Votre sagesse sera de rester tranquilles
et de garder l'espérance » (Isaïe, 30, 15)

Union de prière pour le monde de la santé qui se dépense jusqu'à la corde, pour les scientifiques

CONFINEMENT

qui cherchent et vont trouver un remède, pour les différents corps mobilisés afin de faire respecter le confinement avec rigueur.

Le confinement est une exigence civique sans dispense : c'est aussi un exercice spirituel. En nous isolant, il nous fait retrouver des liens ; en mortifiant notre frénésie de vivre, il nous révèle le vital de la vie ; en nous mettant en arrêt, il fait de nous les artistes des tâches les plus humbles.

Aux amis confinés

Alors que le nombre des jours où nous demeurons confinés s'allonge – un carême dont le monde avait perdu l'idée ! –, nous guettons, semblables aux passagers de l'arche, le jour où nous pourrions lâcher enfin le corbeau par la fenêtre, puis la colombe, pour voir si, rassurée par la décrue des eaux, elle nous rapportera un rameau frais d'olivier, prometteur d'une libération prochaine (Gn 8, 6-12). Car nous aspirons nous aussi à prendre, à reprendre le frais du monde. À reprendre pied ferme sur cette terre bien-aimée dont nous sommes, décidément, et qu'aucun ciel officiel, aucun paradis artificiel ne pourra jamais nous rendre superflue. Voilà des semaines que notre vie est comme minorée. Des mois, pour ceux qui, plus lucides, ont vu venir de plus loin le fléau (la lucidité, cet avantage peu répandu parmi les hommes, et qui rend l'homme plus vulnérable, plus perméable encore aux grandes épreuves de l'Histoire...). Oui, voilà des semaines

que nous vivons sous un soleil étrange, comme il s'en voit aux jours d'éclipse. Un soleil minoré, une lumière contrainte. Car tous ces morts qui nous entourent, toute cette mort qui touche çà et là nos proches et nos amis, notre propre mort qui apparaît soudain comme possible, tout cela éclipse un peu, beaucoup, la lumière de nos jours ordinaires. J'y pense chaque matin en récitant, à l'office de laudes, le cantique de Zacharie : *illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent...* « pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort » (Lc 1, 79). Si loin de nous que soit apparemment le fléau, si doré que soit le cadre de notre confinement, notre vie se sent tout bas hypothétique, suspendue, conditionnelle. Et il nous faut porter cela chaque jour, tout bas. Et ce n'est pas rien que cette ombre portée sur chacun de nos jours, que ce poids d'ombre que nous portons chaque jour, que ce poids du jour qui est en réalité un poids d'ombres. Il fait bon parfois nous le dire les uns aux autres, tout haut. Il le faut, même, pour tenir. Nos silences, chaque jour, sont pleins du monde, et nos veilles, et nos réveils, et nos insomnies : cet élargissement inouï de notre vie aux dimensions du monde accélère notre hominisation ; il accélère aussi notre christianisation (celle-ci ne va jamais sans celle-là), et cela est bien plus efficace, pour notre maturation spirituelle, que tous les exercices de dévotion que nous pourrions embrasser à notre guise en

temps d'insouciance et de confort. Nous sommes convoqués à un chemin de croix d'autant plus susceptible de nous faire avancer, celui-là, qu'il est réel, qu'il est universel, qu'il est obligé. C'est une chose incroyable comme ces temps que nous vivons peuvent nous faire grandir en gravité.

Oh certes, bien des stratégies officielles de « continuité », bien des volontarismes pressés, bien des télé-ceci, des télé-cela, des vidéo-ceci, des vidéo-cela voudraient nous occuper, nous distraire, nous faire escamoter le présent, comme s'il n'existait pas, comme s'il n'existait déjà plus, comme s'il ne devait pas exister. Harcèlement de la mondanité et de la performativité qui s'avère parfois peu respectueux de la grande épreuve intérieure avec laquelle chacun de nous tâche de se débattre en ce moment, comme il peut, seul, en couple, en famille. Sans manquer, bien sûr, à notre devoir d'assurer la maintenance dans le secteur de nos responsabilités propres, ne laissons pas pour autant des planifications hâtives, des ingérences indiscretes nous voler l'étrange « grâce » de ce temps qui nous confronte à l'essentiel. Laissons d'abord ce temps passer sur nous, tout le temps qu'il doit durer : cela réclame déjà de nous tellement de patience et d'énergie ! Nous verrons ensuite. Il semble d'ailleurs que certains se fassent grandement illusion (et depuis longtemps) sur la rapidité avec laquelle la machine, les machines reprendront leur train d'avant, si elles le reprennent jamais. Les seuls

mots qui ont désormais valeur d'échange indispensable entre nous ne sont plus des mots d'affaires, mais des mots d'humanité.

Notre travail, en ces jours, est de survivre. Chacun le fait avec les moyens du bord. Avec ses moyens matériels, sans doute, mais aussi avec ses ressources intérieures, avec son eau vive intérieure dont le cours varie, parfois, au fil des heures d'une même journée, tantôt généreux, tantôt proche de l'assèchement. Cela appelle entre nous beaucoup d'indulgence et de compassion. Car chaque jour prend en défaut nos belles résolutions de perfection stoïcienne, nos rêves d'auréoles, nos prétentions à l'invulnérabilité, nos fanfaronnades héroïques, notre assurance d'avoir érigé une forteresse métaphysique imprenable, nos certificats d'étanchéité par rapport aux contrées de la chair. Chacun de nous s'aperçoit que l'homme, à l'ombre, *in umbra mortis*, n'est au fond qu'un petit tas de choses, qu'un tas de petites choses, parmi lesquelles il peut s'en trouver de très grandes, voire de tout à fait sublimes (son inaliénable grandeur est déjà de le savoir). Ce que provoque, ce que dégage l'addition de ces jours d'inquiétude et d'effroi, c'est, pour chacun de nous, un *ecce homo* : à toute extrémité, nous nous apparaissions davantage à nous-mêmes et aux autres tels que nous sommes. Oh, si nous avions la simplicité de nous avouer les uns aux autres, en ces jours, je ne dis pas seulement l'humilité, mais la trivialité et le caractère élémentaire,

rudimentaire, animal, des rêves qui nous traversent, des envies qui nous prennent, des petits ou des grands plaisirs que nous envisageons pour le jour où se desserrera l'étau ! Cet aveu réciproque, si nous en avons le courage, serait un merveilleux phénomène humain : un phénomène de tendresse. Ce que nous apprend notre incarcération subtile, c'est que nous n'avons besoin que d'une seule chose : aimer et être aimé. Nous commençons, nous recommençons à appeler avec des mots de bénédiction les vivres les plus simples de notre vie : la lumière du jour, le trille de l'oiseau, la voix de l'enfant dans la rue, le visage des proches, le vin et le rire des amis, la caresse de l'être aimé. Au sortir de l'arche, nous cultiverons un *carpe diem* (« cueille le jour »), car il existe – j'en suis de plus en plus persuadé – un *carpe diem* parfaitement chrétien. L'on cueille, non ce qui est défendu, mais ce qui est donné. La suspension de tout ce dont nous usons et abusons d'ordinaire n'est là que pour nous révéler à nouveau – à neuf – la magnificence de tout ce qui nous est donné.

Le *deus ex machina* est mort : le Dieu des explications, des réparations, des compensations faciles, le Dieu « tout-puissant » des châtiments et des craintes primitives, le Dieu terrible que l'on cherche à modifier, à fléchir, par un surcroît maladroit de pratiques. Pour nous, en ce moment, il ne s'agit pas d'ajouter des pratiques, mais d'approfondir, avec Jésus-Christ et en lui,

le mystère crucial de notre vie et de notre mort, autrement dit de grandir en gravité. Et n'allons pas soupçonner, de la part des autorités civiles, quelque complot prémédité contre le culte catholique : la clandestinité de notre Pâque 2020 n'est pas l'effet d'une revanche, mais, en un sens, la condition naturelle et « natale » de la Pâque, mais une occasion d'explorer et de partager fraternellement, avec l'humanité entière, la condition souterraine de la vie. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* (Jn 12, 24). Le Dieu de notre fabrication est mort, mais LE CHRIST NOTRE PÂQUE EST VRAIMENT RESSUSCITÉ, Celui en qui un dessein inouï se fait jour, Celui en qui affleure, à ras de terre et d'horizon et d'aurore, un Dieu non pas écrasant, mais germinal, non pas jaloux, mais dépouillé. *Je sais, moi*, dit Job (19, 25-26), *que mon Rédempteur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la poussière. Après mon réveil, il me dressera près de lui, et de ma chair je verrai Dieu.* Le Disparu nous apparaît, la Présence nous demeure, laissant pour nous devant elle, et non pas seulement derrière elle, un sillage de lumière à la mesure sans mesure de son intensité. Les mots de l'un de nos plus grands poètes semblent prendre ici un sens auquel il n'avait peut-être pas songé : « Ton souvenir en moi luit comme un ostensor. » Autrement dit, la mémoire de ta Pâque est notre avenir et

notre soleil levant. *Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il avait disparu à leurs regards. Alors, ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ? »* (Lc 24, 31-32). La Résurrection, c'est la phosphorescence de l'ami. Le Ressuscité, c'est le chef-d'œuvre de l'Esprit qui, tel un souffleur de verre, « souffle » l'obscur humanité de l'homme Jésus pour en faire un corps vivant, un corps total d'humanité où chacun de nous, dès maintenant, a lieu d'être. *Je vais vous préparer une place...* (Jn 14, 22). *Je veux que là où je suis, ils soient eux aussi avec moi* (Jn 17, 24).

Loin de tous les dénouements faciles, de toutes les prestidigitations religieuses et de tous les triomphes de pacotille, puisse cette espérance pascalle, pleine de mystère et de gravité, nous soutenir en ce temps pascal de confinement. Le Ressuscité transparaît dans les plus humbles choses de la vie dont l'épreuve commence de nous révéler l'incalculable prix. Dans le petit tas de choses...

Comme j'écris ces lignes, le chant de la huppe retentit dans le jardin. Le chant des oiseaux n'accompagne pas seulement la construction des nids : il est lui-même un minuscule effort de construction du monde. Il y a aussi le bruit d'une tondeuse à gazon, du bois que l'on charpente, d'une voiture qui passe. La vie continue... Prêtons attention au grand œuvre qui nous entoure et apportons-y déjà

la brindille, même mineure, de notre chant le plus intime.

Joyeuses Pâques à chacun de vous ! N'hésitez pas à communiquer ce message aussi loin que vous le voulez, comme ce rameau d'olivier frais que la colombe apporte aux habitants inquiets de l'arche.

La Présence à huis clos

« Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples, Jésus vint au milieu d'eux et il leur dit : "Paix à vous !" »

Jn 20, 19

Confinement. Concentration. Circonférence. Intériorité. Recueillement. Comme le centre permet de construire le cercle, le cercle conduit au centre, surtout s'il s'entoure de silence, surtout lorsqu'il sait faire silence. Il est temps de laisser parler en nous l'image amoureuse du poète (Éluard) : « La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur. »

Le confinement est une contrainte qui s'impose à nous : tâchons d'en faire quelque chose. Tâchons de confectionner quelque chose avec la contrainte. Pas seulement un masque... Pas un masque, mais un révélateur. C'est en confectionnant quelque

chose avec la contrainte même que l'homme exerce sa liberté. C'est à travers ce retournement de la contrainte en liberté qu'il révèle son génie et sa magnificence. Son inaliénable humanité.

Au milieu du confinement, de la concentration, de la circonférence (si nous savons nous recueillir et demeurer en silence), il y a un vide à discerner, à accepter, à accueillir. Dans cet espace vide (qui d'ordinaire nous fait peur et que nous évitons sans cesse), il y a quelque chose qui advient. Il y a une Présence qui advient. Cette Présence (appelons-la de ce simple nom, pas davantage pour l'instant, pour longtemps), cette Présence ne brise pas les portes et n'entre pas par effraction. *Il ne crie pas, il n'élève pas le ton, il ne fait pas entendre sa voix au-dehors* (Isaïe, 42, 2). Elle advient tout simplement, elle émane du tout-bas, elle monte en nous, obscurément. Elle émane et se fait doucement invasive, comme une lumière, comme un parfum, comme une source qui monte de la terre. Ne mettons pas la main sur elle ; ne mettons pas trop vite de nom sur elle, car elle transcende tout nom. Le confinement, la concentration provoque en nous l'avènement de l'immense et l'innommé. Au milieu. La Présence est notre hôte, le plus discret des hôtes. Le plus discret des habitants. Le plus immense des habitants. Le plus doucement envahissant des habitants. Non pas autoritaire, mais immanent, non pas asséné d'en haut, mais en train de sourdre du très-bas.

Ton nom est une huile qui s'épanche (Cantique des cantiques, I, 3). *La maison s'emplit de la senteur du parfum* (Jn 12, 3). L'émergence, l'avènement de cette Présence inouïe en nous est à vrai dire le seul événement capital de nos très humaines journées. Un événement que nous fuyons si souvent, et dont nous ne sommes guère familiers, parce que nous en recherchons d'autres, plus sensationnels... Notre vie « spirituelle », que nous qualifions hâtivement de spirituelle, peut être parfois encore si matérialiste ! Cultivons, approfondissons l'« événement » de notre vie.

Mais au fait, quel visage, quels visages prend cette Présence qui s'invite au milieu de notre vide ? Celui de tel ou tel, de tel et tel, et de tel autre encore. Celui de tel ou tel qui nous tient à cœur, et qui est comme le centre de gravité de notre cœur, et qui est, tout bas, le trésor de notre cœur. Le visage de celui-là, de celle-là, de tous ceux-là dont nous avons le souci, et vers lesquels notre cœur gravite. Dans la Présence, d'innombrables présences confluent et cristallisent. La Présence récapitule en elle tous ceux qui « demeurent » en nous, comme nous « demeurons » en eux. Nous sommes habités, et du fond de cet espace, soigneusement laissé ouvert au fond de nous, au milieu de nous, c'est le monde entier qui monte. C'est ainsi que le confinement, la concentration transfigurée par notre liberté créatrice, nous dispose à l'irrésistible et douce irruption, en nous, de l'Universel.

En ces jours que nous traversons, le monde n'est plus le simple sous-entendu utilitaire de notre existence confortable : nous nous éveillons chaque matin au monde comme à cet entier naturel dont nous portons l'épreuve et le souci. En poètes du confinement (comme de tout le reste), essayons de faire de la prison un cénacle : en ces temps de corps à Corps, de prise de conscience aiguë de la solidarité du corps humain, chaque monade peut se découvrir tabernacle de la Totalité. Il y a là un exercice spirituel pour tout homme de bonne volonté, un lieu de communion pour tous les hommes de bonne volonté par-delà les frontières tellement relatives du croire et du non-croire.

Voilà, en ces jours, le très simple et très grand exercice spirituel qui nous est proposé. Il ne nécessite pas beaucoup de mots (*Ne rabâchez pas comme les païens*, Mt 6, 7). Le confinement, matière qui s'offre à notre travail silencieux de « confection », peut nous ouvrir à une conversation nouvelle avec la Présence, cette Présence qui *advient en chair* (Jn 1, 14), en toute chair de ce monde dont nous sommes.

Le confinement peut être la chance d'une conversation plus profonde et plus vitale entre nous ; celle qui nous fait lever le voile (c'est si rare, au fond) sur l'essentiel qui nous travaille, qui nous inquiète, qui nous habite, qui nous unit.

Nos ritualités chrétiennes habituelles sont en ce moment suspendues et cela peut nous coûter,

la chose est bien compréhensible. Mais ne nous hâtons pas de combler ce vide, de saturer l'espace par un excès de spectaculaire et de virtuel. Plutôt que d'ajouter, tâchons d'approfondir. La vraie vie spirituelle n'a pas horreur du vide, au contraire. Il faut bien qu'il y ait de l'espace, du vide, pour qu'« Il se tienne au milieu de nous ». Autrement. Tout autre. Un moment favorable nous est offert pour que nous explorions d'autres voies. Des voies plus exigeantes et plus fécondes que nous avons peut-être oubliées et que les conditions de vie de demain nous rendront certainement indispensables. « Toutes portes étant closes » malgré nous, mais aussi de notre plein gré, laissons venir à nous, laissons monter en nous : nulle circonstance, nul obstacle ne saurait entraver l'avènement de la Présence, constellée de tous les visages du monde.

